

DANS LES BOIS

*Au printemps, l'oiseau naît et chante :
N'avez-vous jamais ouï sa voix ?...
Elle est pure, simple et touchante,
La voix de l'oiseau—dans les bois !*

*L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;
Il aime, et n'aime qu'une fois !
Qu'il est doux, paisible et fidèle
Le nid de l'oiseau—dans les bois !*

*Puis, quand vient l'automne brumeuse,
Il se tait... avant les temps froids.
Hélas ! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau—dans les bois !*

GÉRARD DE NERVAL.

SIC VOS NON VOBIS MELLIFICATIS APES

Voilà un vers qu'on serait d'abord tenté d'appliquer à nos découvreurs, à nos héros et à nos martyrs. Ils ont fait des prodiges de travail, de persévérance et de valeur. Il n'y a presque pas un coin si reculé, si inaccessible qu'il soit de ce continent où ils n'aient pénétré, où ils n'aient posé leurs pieds fatigués, où ils n'aient versé leur sang. Ces braves, laïques, prêtres séculiers, religieux et religieuses, se séparaient de leurs familles et s'éloignaient du beau ciel de France pour aller s'enfoncer dans la forêt vierge, sans savoir même quel arbre de cette forêt ombragerait leur tombe.

Ils faisaient tous ces sacrifices surtout pour agrandir les possessions de leur roi, pour lui donner un empire sur lequel le soleil ne se coucherait jamais. Or, que voyons-nous aujourd'hui ? Presque toutes ces possessions, conquises au prix de tant d'efforts et de tant d'héroïsme, sont tombées en des mains étrangères. Pour fournir de l'argent à la Pompadour et à ses autres maîtresses, Louis XV a laissés s'échapper et passer à une nation rivale, le plus bel empire colonial qu'ait jamais possédé aucun peuple.

Il semble donc que, s'ils pouvaient revenir sur la terre, nos missionnaires, nos découvreurs, nos héros et nos martyrs français diraient : c'était bien la peine de nous exiler au milieu de peuplades féroces, d'endurer toutes les privations et toutes les fatigues, de nous exposer à tous les dangers, de sentir le froid, la chaleur et la faim, d'endurer les tortures les plus cruelles, de traverser les lacs, les savanes et les rivières, de franchir les montagnes ; et tout cela pour voir aujourd'hui ceux que nous avions pour adversaires jouir de nos travaux.

Eh bien, non : s'ils revenaient aujourd'hui parmi nous, ils ne parleraient pas ainsi. Pourquoi cherchaient-ils à étendre les possessions du roi de France ? C'est parce qu'il s'appelait le roi très chrétien, et qu'en travaillant à agrandir son empire, ils voulaient augmenter l'influence de la race française, étendre l'empire du christianisme et de la civilisation.

Et que voyons-nous aujourd'hui ? La civilisation et le christianisme achèvent de pénétrer jusque dans les coins les plus reculés de notre continent. Ils ont traversé les grands lacs et atteint l'océan glacial arctique, ils ont franchi les prairies du Nord-Ouest et les montagnes Rocheuses.

Sans doute, la majorité de la population qui est répandue sur cet immense territoire est protestante et parle la langue anglaise. Mais les catholiques s'y comptent par millions, et leur nombre augmente tous les jours. Les quelques milliers de Français d'il y a deux siècles sont devenus un peuple qui s'étend de tous côtés et s'accroît d'une manière merveilleuse. La langue française est parlée au foyer de deux millions d'habitants, et elle est langue officielle dans la moitié de l'Amérique du Nord. Aurait-on osé rêver pour la race française de plus magnifiques destinées ?

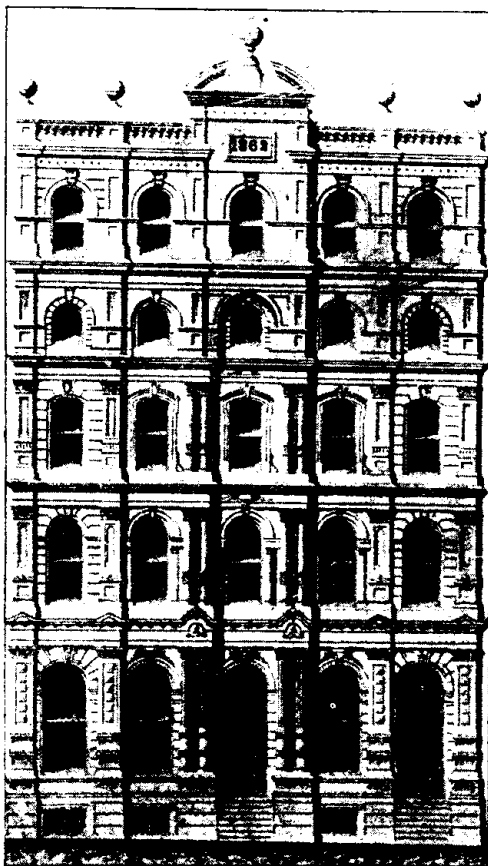
Si Cartier et tous les autres qui sont venus après lui, découvreurs, missionnaires, héros et martyrs pouvaient apparaître à la fête du 24 juin, il me semble qu'ils nous diraient : " Mes enfants, ce que vous avez fait jusqu'ici est très bien ; c'est magnifique, continuez ! "

F. LANGELE.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

On ne pourrait trop louer le Conseil d'administration de la banque Jacques-Cartier non seulement pour la prudence avec laquelle il dirige les opérations de cette institution, mais aussi pour sa vigilance constante : ce sont de sûrs garants de réussite que ces deux vertus. Que dirons-nous encore de la manière courtoise avec laquelle il agit envers les autres banques ? Evidemment, en finance, en commerce tout autant que dans les relations ordinaires et quotidiennes, la courtoisie, la vraie politesse qui consiste dans le respect de soi-même et, par là-même, dans le respect des autres, cette vraie urbanité facilite les affaires, en garantit souvent le succès.

Que le Conseil d'administration persévère dans cette voie ; qu'il soit toujours soucieux des intérêts de ses commettants ; qu'il soit énergique dans ses décisions concernant le bien commun, et il rendra de plus en



plus prospère, de plus en plus florissant le grand établissement canadien-français dont il a la charge. Mais que, de son côté, le commerce canadien-français n'oublie pas qu'il doit concourir à la prospérité de nos banques canadiennes.

Bref, cette institution-là comme beaucoup d'autres, démontre que notre race peut produire des financiers pouvant soutenir la comparaison avec ceux d'Albion.

Le local de la banque, depuis sa restauration, est un bâtiment des plus modernes. Nous en publions la jolie façade dans le but de rendre hommage à qui de droit.

Car ce superbe édifice fait grand honneur à l'esprit de progrès qui anime la direction actuelle de cette institution vraiment nationale.

LES " BRINS D'AILE "

—Moi, opina quelqu'un de la compagnie, je n'y crois pas à ces pressentiments dont vous me rabattez les oreilles ce soir, comme à plaisir.

—Je suis un peu comme vous, approuva un jeune homme à la taille fièrement campée, auquel on avait paru peu faire attention jusqu'alors ; et pourtant il y a de ces choses qu'il est très difficile de s'expliquer : témoin l'aventure qui nous est arrivée à ma cousine Berthe et à moi il y a à peine un mois.

Toutes les têtes se tournèrent curieusement du côté de l'intéressant narrateur et les jeunes filles surtout

s'apprêtèrent à ne pas perdre une seule des paroles du beau garçon qui voulait parler.

—Une nuit, commença celui-ci, nous revenions tous deux d'une promenade à cheval du côté de la lande de Bruc. Il faisait une nuit superbe ; les étoiles brillaient au firmament d'un éclat inaccoutumé, tandis qu'une brise embaumée empruntant ses parfums aux fleurs de toute espèce parsemant la campagne, venait mollement nous caresser le visage. Nous respirions à pleins poumons cet air vivifiant, d'autant plus pur qu'il avait plu dans l'après-midi et que les émanations fraîches s'élevaient de partout ne nous avaient jamais semblé aussi délicieuses.

" Charmés des beautés de cette nuit idéalement douce, nous avions ralenti le pas de nos chevaux, et, sans parler, heureux de jouir en silence du calme grandiose répandu autour de nous, nous suivions, perdus tous deux dans nos pensées, le petit sentier qui traverse la lande.

" Nos chiens trottaient en avant de nous, s'arrêtant de temps à autre pour humer les senteurs pleines de douceur qui imprégnaient l'atmosphère.

" Il y avait déjà plus d'un quart d'heure que nous marchions ainsi silencieux, oubliant tout le reste pour nous laisser envahir par les charmes inconnus d'une belle nuit d'été, quand l'horloge de l'église de Pipriac se mit à sonner lentement les douze coups de minuit. Ces sons, pourtant bien connus de nous deux, semblaient avoir pris un accent si particulier, qu'il nous semblait n'avoir encore rien entendu de si doux jusqu'alors ; chaque heure en résonnant, se répercutait à l'infini dans les vagues d'éther environnantes, faisant l'effet d'une vaste harmonie, s'élevant tout à coup pour charmer nos âmes au milieu de la majestueuse nature. Nous avions machinalement arrêté nos montures, et tout naturellement, en nous rapprochant, nos mains s'unirent et se pressèrent. Nous buvions avec un bonheur indicible le plaisir de cette minute infiniment belle et douce. Le douzième coup sonna et mourut, de plus en plus faiblement répercuté par les multiples échos de la lande.

" Nous restions là, heureux sans trop savoir pourquoi.

" Pour mon propre compte, mon âme avait complètement abandonné l'endroit où nous nous trouvions, errant inconsciemment dans le vague pays des songes.

" Une légère pression de la main de ma compagne me rappela à la réalité.

" —Ecoute, dit-elle, n'entends-tu rien d'anormal ?

" Je tendis anxieusement l'oreille, et d'abord je n'entendis que le bruit de la brise frôlant les ajoncs et les genêts. Peu à peu, il me sembla percevoir un bruit sourd, inaccoutumé, du côté de la grand'route. Ce bruit ne m'était pas inconnu, et cependant je ne pouvais me rappeler exactement sa nature.

" Berthe, elle, se souvint :

" —C'est un mort que l'on transporte de ce côté, dit-elle tout bas avec un tremblement dans la voix.

" Allons-nous-en, Auguste, j'ai peur.

" Alors, à mon tour, je reconnus le bruit que nous entendions. Il était indubitablement produit par les roues d'une charrette auxquelles on avait enlevé les " brins d'aile " (*) ; vous savez qu'on ne les retire que pour mener les morts à leur dernière demeure.

" Il n'était donc pas permis de douter ; malgré cela il me sembla étrange qu'on voiturât ainsi un corps mort au milieu de la nuit, surtout en un pays comme celui-ci, où les gens, trop superstitieux, osent à peine se promener de nuit, encore moins en compagnie d'un cercueil.

" J'essayai donc de rassurer Berthe, m'efforçant de lui faire comprendre qu'il était impossible que ce fût un mort que l'on menait ainsi en pleine rase campagne, à minuit.

" Mes remarques ne servirent à rien et il fallut illico rentrer à la maison, où ma cousine ne manqua pas de raconter, avec force commentaires, notre aventure nocturne.

(*) Les " brins d'aile " étaient des sortes de plaques de métal placées aux moyeux des roues de charrette ; mobiliers, elles produisaient un bruit clair que l'on entendait de très loin ; elles servaient dans l'idée des paysans, à exciter les chevaux ou surtout les bœufs attelés à la charrette. On ne s'en sert plus de nos jours en Bretagne.